

Jacqueline VONS, « L'anatomiste et la mort annoncée », p. 1-14.
<<http://umr6576.cesr.univ-tours.fr/Publications/HasardetProvidence>>

Hasard et Providence XIV^e-XVII^e siècles

Actes du cinquantenaire de la fondation du CESR et XLIX^e Colloque International d'Études Humanistes
Tours, 3-9 juillet 2006

publié par le Centre d'Études Supérieures de la Renaissance

Responsable de publication

Marie-Luce DEMONET
Université François-Rabelais de Tours, CNRS/UMR 6576

Mentions légales

Copyright 2007 – © CESR. Tous droits réservés.
Les utilisateurs peuvent télécharger et imprimer cet article,
pour un usage strictement privé.
Reproduction soumise à autorisation.

Date de publication

26 novembre 2007

Date de mise à jour

Ouvrage en ligne publié avec le concours
de l'Université François-Rabelais, du CNRS,
du Ministère de la Recherche et de l'Enseignement supérieur,
du Ministère de la Culture et de la Communication,
du conseil régional du Centre,
du conseil général de l'Indre-et-Loire,
de l'Institut Universitaire de France

Collection « *La Renaissance en ligne* »



Jacqueline Vons

CESR, Université François-Rabelais, Tours

L'anatomiste et la mort annoncée

Parler de la mort dans une session du colloque consacrée aux probabilités, accidents et catastrophes semble à première vue une provocation. Parmi les accidents, les circonstances de la vie, qu'y-a-t-il en effet de moins improbable que la mort ? C'est même la seule certitude, ou tout au moins une des seules certitudes, que l'homme ait depuis sa naissance. Et qu'il soit confronté à la mort des autres, ou qu'il envisage sa propre mort, dans la majorité des cas, il considère cette mort comme une catastrophe plutôt qu'un signe de la Providence.

Je me propose cependant d'examiner ici quelques stratégies mises en place par des anatomistes du xvi^e siècle pour tenter de contourner non pas la mort, *inevitabile fatum*, mais le retour à la terre sous forme de poussière, tel que la Bible l'avait programmé, et de pallier par un certain nombre de techniques et de références savantes l'oubli et la négligence que les vivants manifestent si rapidement à l'égard des morts.

Qu'il s'agisse d'autopsies, pour comprendre les causes de la mort, d'embaumements pour préserver les corps des atteintes de la corruption, ou de mises en scène de squelettes pour enseigner le corps vivant et pour méditer sur la vie, chacune de ces pratiques concerne l'anatomiste, dans son rapport au monde et dans son contact direct avec le corps mort, dans ses tentatives pour concilier les fonctions que la société attend de lui sur un corps *post mortem* avec le désir de transmettre un savoir nouveau et, en particulier à la Renaissance, avec la volonté de laisser une trace de son *ingenium* dans la mémoire des hommes.

*Mors certa, hora incerta*¹

Cette « demi-évidence de la mort », selon les termes de Vladimir Jankelevitch², n'a cessé de nourrir la pensée philosophique comme les discours des prédicateurs (*nescio quando morieris*, dit *l'Imitation*), jouant de l'opposition entre la certitude du fait (*mors certa*) et l'ignorance des circonstances (*hora incerta*) ; c'est effectivement cette ignorance du *quando*, qui mène les uns à l'indifférence devant la mort et au désir de jouir de la vie, alors qu'elle fait peser sur d'autres le poids de l'angoisse et de la peur. Or, le *quando* prend un sens différent et particulier dans le domaine médical, puisqu'il revient au médecin d'annoncer une mort à venir ou de diagnostiquer un état de mort. Plusieurs traités hippocratiques (*Pronostica*, *De capitis uulneribus*) ou pseudo-hippocratiques (*Pronostica uitæ et mortis*) avaient attiré l'attention des médecins sur la difficulté de l'art du pronostic, mais aussi sur les effets positifs du bon diagnostic, entraînant la confiance du malade et l'admiration de l'assistance :

Pour un médecin, à mon avis, ce qu'il y a de mieux c'est de savoir pratiquer le pronostic. Le meilleur médecin me paraît être celui qui sait connaître d'avance. Prévoyant et prédisant, auprès des malades, le présent, le passé et l'avenir de leurs maladies, et expliquant ce qu'ils omettent, il leur persuadera qu'il connaît mieux qu'un autre les affaires des malades, si bien que les gens oseront s'en remettre au médecin.³

Pourtant, le médecin n'était pas un devin, et son intervention devait se limiter à pronostiquer l'évolution de la maladie dans les cas curables (*Prorrhétique II*) ; pour cela, le médecin devait savoir reconnaître les signes par lesquels il pouvait conjecturer la guérison ou la mort, et dans ce dernier cas, préconiser l'abandon du malade à la nature⁴. Cette difficulté à distinguer entre maladie incurable et évolution vers la mort avait généré des listes de signes cliniques annonciateurs d'une mort proche (chute de cheveux, ongles griffus, absence d'appétit, difficultés à respirer, flux de ventre, enflure des jambes)⁵. La reconnaissance de ces

1. Sénèque, *Épîtres morales*, 7, 26. Aujourd'hui, la mort a été évincée du discours des hommes, sauf à l'hôpital, où il faut parfois la programmer.

2. Vladimir Jankelevitch, *La Mort*, Paris, Flammarion, 1977, p. 138.

3. Jacques Jouanna, *Hippocrate*, Paris, Fayard, 1992, p. 145 [traduction du prologue de *Pronostic*].

4. Le traité *Lieux dans l'homme*, c. 24, préconise au contraire de prendre des risques, même si la soumission à la volonté de la nature reste prépondérante : « C'est dans les maladies les plus risquées [pour le malade] qu'il faut courir des risques [dans le traitement] ; car, si l'on réussit, on rendra la santé, et si l'on échoue, l'issue sera ce qu'elle devait être et comme elle devait être », J. Jouanna, *Hippocrate, op. cit.*, p. 157.

5. Voir Danielle Jacquart, « Le difficile pronostic de mort. XIV^e — XV^e siècles », *Médiévales*, 46, 2004, p. 11-22, <<http://medievales.revues.org/document782.html>>.

signes spécifiques par le médecin, et dans certains cas par le malade lui-même, procurait au premier des critères « objectifs » et l'assurance de ne pas se tromper, à l'autre le temps de dicter ses dernières volontés à ses descendants, et plus tard, dans l'Europe occidentale, de se mettre en ordre avec l'Église et d'assurer le salut de son âme⁶.

Mors certa et examen post mortem

Lorsqu'il avait déclaré l'état de mort, le médecin pouvait inviter un ou des chirurgiens-anatomistes à pratiquer des examens *post mortem*, pour trouver éventuellement des causes de la mort et pratiquer dans certains cas l'embaumement du corps. La pratique des expertises médico-légales *post mortem* est attestée depuis le Moyen Âge. Les délais pour intervenir étaient courts, avant l'installation des phénomènes cadavériques qui rendaient l'examen impossible ou en faussaient les résultats (rigidité du cadavre généralisée en 12 heures, putréfaction commençant par une tache verte au niveau de l'hypochondre droit au bout de 24 heures, s'étendant rapidement, suivie du gonflement du corps)⁷. Ainsi, le rapport d'autopsie du roi Henri III est daté du mercredi 22 août 1589, à la dixième heure de nuit, soit sept heures après la mort du Roi (constatée à la troisième heure de la nuit).

L'étude de ces petits textes techniques que constituent les rapports d'autopsies, du xv^e au xvii^e siècle, restés à l'état de manuscrits ou publiés en codicilles d'ouvrages théoriques, montre la mise en place de formules récurrentes, voire identiques d'un traité à l'autre, qui constituent une grille de lecture et d'interprétation de la mort, et laissent peu de place au hasard : « Comme la personne est morte, son âme étant appelée par celui qui l'a faite, formée et infuse en elle, soudain l'on s'aperçoit que le corps demeure froid et sans aucune chaleur [...] »⁸, écrit Jacques Guillemeau (1550-1613), premier chirurgien royal, qui participa à l'autopsie de plusieurs rois de France (Charles IX, Henri III, Henri IV) et rédigea leurs rapports. Après la formule constatant le décès, vient le compte rendu de la visite du corps et de l'observation de ses parties, plus ou moins détaillée :

6. Voir par exemple Martin et Guillaume Du Bellay, *Mémoires du règne de François I^{er}*, livres IX et X (1540-1546), « Dernier voyage du Roi », Clermont-Ferrand, Éditions Paleo, 2003, p. 261-262 : [mort du roi] « Alors ayant bonne connaissance de sa fin, disposa des affaires de sa conscience et de sa maison ; et après avoir fait plusieurs belles remontrances à monseigneur le Dauphin, son fils, à présent régnant, et lui avoir recommandé son peuple et serviteurs, rendit l'âme à Dieu audit château de Rambouillet, le dernier jour de mars mille cinq cents quarante-six avant Pâques ».

7. Jacques Guillemeau, *Cœuvres chirurgicales. Vraye et parfaite methode de conserver et embaumer les corps morts : avec la description des baumes qui sont necessaires pour ce faire*, Paris, 1613, p. 853-863 [citation p. 857].

8. J. Guillemeau, *Cœuvres chirurgicales*, op. cit., p. 853.

« Avons vu et diligemment visité le corps mort [...] »⁹, *observata et deprehenda*¹⁰, suivi de l'énoncé de la cause de la mort : « Presque tous ont jugé cette plaie seule et nécessaire cause de la mort », affirment les médecins et chirurgiens qui signent le rapport d'autopsie d'Henri IV, après avoir examiné la plaie du flanc¹¹.

Il n'est cependant pas toujours facile de discerner dans l'attitude des médecins et chirurgiens les gestes qui sont du strict domaine de l'expertise médicale et ceux dictés par la curiosité, par l'espoir d'une découverte anatomique nouvelle à partir de l'occasion offerte. Ainsi, en septembre 1537, l'étudiant André Vésale (1514-1564), qui n'a pas encore son baccalauréat de médecine, et n'a vu jusqu'alors, dit-il, que deux dissections — d'ailleurs mal faites — pendant ses études à Paris, est appelé par le médecin de la comtesse d'Egmont pour assister à l'autopsie d'une jeune fille, morte à l'âge de 18 ans ; on craint un empoisonnement étant donné sa pâleur et ses difficultés à respirer avant la mort. Choqué par la maladresse du barbier (*tonsor*), Vésale pratique lui-même l'ouverture du thorax. Il décrit minutieusement l'opération, d'abord pratiquée en public, devant témoins, et poursuivie en compagnie du médecin seul, pour examiner les parties sexuelles :

Et quand les femmes, qui étaient restées près de leur jeune maîtresse pour lui ôter son corset, se furent retirées avec les autres spectateurs, par égard pour sa pudeur, je restai avec le médecin et coupai l'utérus de la jeune fille. Mais je vis que l'hymen n'était pas intact ; bien qu'il n'eût pas disparu, alors que j'ai habituellement beaucoup de peine à discerner dans les cadavres féminins son emplacement normal ; en tout cas, que ce fût avec ses doigts, ou par toute autre manière effrontée, ou comme remède à l'étranglement de l'utérus, selon la théorie de Rhazès, cette jeune fille avait l'hymen déchiré, sans avoir connu l'homme.¹²

9. *Ibid.*, p. 856 [rapport d'autopsie d'Henri III].

10. *Ibid.*, p. 856 [rapport d'autopsie du feu roi Charles IX].

11. *Ibid.*, p. 855 [rapport d'autopsie du roi défunt Henry le Grand, quatrième].

12. André Vésale, *Epistola, Rationem modumque propinandi Radicis Chynæ decocti [...]*, Basileæ, 1546, p. 141 et 142 : « *Quum astantes domicellæ suas laminas mox abiecturæ cum aliquot spectatoribus abijissent, cum medico puellæ uterum secui. At non fuit mihi hymenæus integre conspicuus, quanquam non ita tamen lateret, ut in mulieribus uix sedem, ubi alias reponitur, expendere solitus sum : perinde ac si digitis, aut alioquin petulanter, aut ex Rhazes ad uteri strangulatum remedio, citra uiri usum, puella illa hymenæum habuisset effractum* ». Une anecdote légèrement différente est relatée dans la seconde édition de la *Fabrica* (1555), comme étant la scène initiale de la découverte fortuite du corps jaune (*corpus luteum*).

Mors incerta ou les accidents de l'autopsie

Mais comment s'assurer de la mort ? Si des philosophes antiques s'étaient déjà posé des questions sur les risques de faux diagnostic de mort¹³, si les fausses mortes étaient apparues comme des motifs romanesques et des croyances populaires dès l'antiquité¹⁴, le rôle du médecin dans les traités médicaux grecs et latins s'arrête généralement *ante mortem*. En dépit de quelques erreurs de conjectures ou d'incompétences médicales individuelles¹⁵, l'ensemble des signes connus, c'est-à-dire la persistance de l'arrêt cardiaque et respiratoire, la froideur et la rigidité des membres, l'abolition des sensations, était jugé fiable. On ne trouve d'ailleurs pas de description systématique des procédés de vérification dont disposaient les médecins pour assurer leur diagnostic avant le xviii^e siècle où la question de la maîtrise de ces moyens techniques fut posée et discutée sur le plan médical par un chirurgien, Jacques-Bénigne Winslow, dans sa thèse *Quæstio medico-chirurgica* soutenue en 1740¹⁶. Il est d'ailleurs peu probable que les différents examens recensés aient été réellement tous pratiqués sur les morts douteux, d'autant plus que leur efficacité n'était pas absolue¹⁷. Quoi qu'il en soit, la peur d'une erreur

13. Platon, *Lois*, XII, 959, exige un délai légal de trois jours avant l'enterrement afin de s'assurer que la mort est réelle et ne peut être confondue avec l'état de léthargie.

14. Pline l'Ancien, *Naturalis Historia*, VII, 53. *L'Historia Apollonii Regis Tyri* met en scène la réanimation par un jeune médecin d'une princesse que l'on croit morte par noyade.

15. Un cas de « mort apparente » est signalé par Hippocrate, *De Morbis Vulgaribus*, V, 333 ou V, 204, X, un autre par Galien, *De locis affectis*, VI, 5 [Kühn, VIII, p. 411-416]. Celse, *De Medicina*, II, 6, admet l'erreur de conjecture mais précise qu'une erreur sur mille ne suffit pas à rendre faux le fait observé sur toutes les autres personnes.

16. Jacques-Bénigne Winslow, *Quæstio medico-chirurgica. An mortis incertæ signa minus incerta a chirurgicis, quam ab aliis experimentis ?*, Paris, 1740. La thèse de Winslow fut traduite en français par Jacques-Jean Bruhier sous le titre *Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort et l'abus des enterrements et des embaumements précipités*, Paris, 1742-1745, 2 vol. Cette thèse a fait l'objet d'une belle étude par Claudio Milanesi, *Mort apparente, mort imparfaite*, trad. fr., Paris, Payot, 1991 [traduction française], qui recense plusieurs variations littéraires sur le thème des fausses mortes (l'amoureuse exhumée vivante, la fausse mort provoquée, la réapparition de la prétendue morte, la morte réveillée par les voleurs, la pendue sauvée...), beaucoup plus nombreuses que les faux morts.

17. Claudio Milanesi, *Mort apparente, mort imparfaite*, *op. cit.*, p. 20-22, regroupe ces examens en quatre catégories dont il montre les faiblesses respectives : les examens fins de la circulation (sur l'avant-bras, le creux de la main, aux tempes, à la carotide, aux crurales, dans les hypochondres) ne suffisent pas pour diagnostiquer une mort certaine [car les pulsations du cœur et des artères peuvent être insensibles] ; les moyens empiriques traditionnels (mettre un miroir, une bougie allumée, une plume devant la bouche et les narines, poser un verre d'eau sur le processus xiphoïde) ne sont pas sûrs, en cas de respiration simplement engourdie ; les moyens utilisés (sternutatoires, sels, moutarde, odeurs fortes, irritation des intestins avec clystères agressifs et insufflations de fumées, extension et flexion violentes des membres, stimulation du sens du toucher par orties ou fouet) pour réanimer et stimuler peuvent n'entraîner aucune réaction [aujourd'hui, l'absence de résultat peut s'observer en coma profond], pas plus que la douleur provoquée par des épreuves chirurgicales violentes (blessures par le fer ou le feu aux membres, scarifications, piqûres de longues aiguilles, eau bouillante, cire chaude, etc.).

de diagnostic se lit à travers des conseils de prudence destinés aux jeunes chirurgiens, à travers d'effroyables anecdotes qui mettent en scène les plus grands anatomistes mêmes. L'histoire la plus célèbre, qui devint un cas exemplaire de l'erreur médicale *post mortem*, a été rapportée par Ambroise Paré :

Ainsi que de ce siecle est ariué à un grand Anatomiste ; ie di grand et celebre, duquel les liures reparent aujourd'hui les estudes des hommes doctes, lequel estant alors residant en Espagne, fut mandé pour ouurir une femme de maison, qu'on estimait estre morte par une suffocation de matrice ; le deuxiesme coup de rasoir qu'il lui donna, commença ladite femme à se mouuoir, et desmontrer par d'autres signes qu'elle uiuait encores, dont tous les assistans furent grandement estonnez : ie laisse à penser au Lecteur comme ce bon seigneur faisant cet oeuure fut en perplexité, comme on cria *Tolle* apres lui, tellement que tout ce qu'il peut faire, fut de s'absenter du pays : car ceux qui le deuaient excuser c'estoient ceux qui luy couroient sus : & estant exilé, tost apres mourust de desplaisir : qui n'a esté sans une grande perte pour la republique.¹⁸

Le récit de cette fausse mort attribuée à une « suffocation » ou « étranglement » de l'utérus, en concurrence avec d'autres cas signalés de léthargie, apoplexie, etc., se termine sur un conseil pragmatique adressé aux jeunes chirurgiens qui doivent reconnaître la mort de la femme « par l'escume qui luy sort de la bouche »¹⁹. Si l'anatomiste, auteur de cette méprise tragique et catastrophique, n'est pas nommé, certains de ses contemporains attribuèrent l'aventure à André Vésale, qui, en 1562, était en Espagne auprès du roi Philippe II. Mais l'histoire est-elle véridique ? À peu près à la même époque, ou un peu plus tard, une autre version de l'histoire circula, avec pour victime de l'erreur un noble espagnol dont Vésale devait pratiquer l'autopsie. Le rasoir aurait ranimé le mort. De là serait née une rumeur persistante concernant la condamnation de Vésale par l'Inquisition, commuée par la grâce de Philippe II en pèlerinage à Jérusalem, suivie de sa mort accidentelle sur l'île de Xanthe le 15 octobre 1564²⁰.

18. Ambroise Paré, *Œuvres complètes*, livre 24, « De la génération », chap. 54, p. 732 [édition consultée, Paris, 1633].

19. Les vomissements ou écumes de sang *post mortem* sont assez rarement décrits dans la littérature, voir entre autres la mort d'Emma Bovary par Gustave Flaubert.

20. Cette erreur et ses conséquences ont suscité une très abondante bibliographie, ancienne et moderne, souvent peu critique. Pour une mise au point et une synthèse des interprétations scientifiques et historiques récentes, voir l'introduction à mon édition critique de *l'Épitome*, Paris, Les Belles Lettres (à paraître). Il semble plutôt que Vésale ait profité d'une mission diplomatique que lui avait confiée Philippe II à Jérusalem, pour reprendre contact avec le Sénat de Venise et l'Université de Padoue. Pour les détails sur cette affaire, voir C. D. O' Malley, « Andreas Vesalius' Pilgrimage », *Isis*, 1954, p. 138-144 ; Claudio Milanese, *op. cit.*, p. 101-105.

Conserver le mort : l'embaumement

En dépit des risques encourus, il se dégage de ces rapports d'autopsie, dans la répétition des gestes décrits, des formules employées, une étrange impression de familiarité et d'habitude avec la mort, une certaine froideur et indifférence devant le cadavre ouvert, dont on se contente d'énumérer les viscères visités et de constater leur état sain ou morbide²¹. Il peut donc sembler étonnant que les auteurs de ces examens techniques enseignent également des procédés de conservation et de mise en valeur des corps morts. Les traités d'Ambroise Paré²², de Jacques Guillemeau²³ ou de Steven Blankaart²⁴, pour ne citer que quelques exemples parmi les plus renommés, décrivent longuement les gestes, les procédés et les ingrédients nécessaires pour retarder la corruption des chairs et les mettre à l'abri de l'air.

Bien que cette pratique s'inscrive encore dans un contexte religieux, le but de l'embaumement tel qu'il est défini par Jacques Guillemeau exclut toute fin providentielle. Lorsque l'âme a quitté le corps, l'embaumement de son enveloppe terrestre doit servir à la maintenir en bon état pour qu'une trace matérielle du mort puisse subsister pour sa famille et ses amis. C'est ainsi que Guillemeau distingue deux types d'embaumement, le premier, après éviscération et incisions diverses, pour les personnes de condition médiocre, sans « faire beaucoup de dépenses ni de frais » ; le second, qui maintient le corps intact, selon une technique plus difficile, est réservé aux rois et aux princes. Il faut reconnaître qu'à part les incisions préparatoires, plus nombreuses dans le premier cas, les ingrédients

21. Le rapport d'autopsie de Marie de Bourbon Montpensier, duchesse d'Orléans, morte le 5 juin 1627, après un accouchement difficile, ne se contente pas de décrire l'examen de l'utérus et de la portion de muqueuse confondue avec une portion de placenta, mais précise l'état des autres viscères qui ont été vus : « Le foye, sec et petit. La vésicule du fiel fort grande. La ratte fort grande aussi dans toutes ses dimensions. Les reins petits et bien constituez. La vessie de l'urine petite [...]. Nous avons trouve les poulmons sains, sans estre adherants aux costes. Le cœur fort petit. Le pericarde presque sans eau. Le cerveau sans aucun vice. Le tout certifions estre vray, tesmoings les poumons sont déclarés "nos noms cy mis", dans Louise Bourgeois, *Apologie* [édition consultée : Paris, 1710, p. 108-109]. Pour une étude de ce livre et des circonstances de son écriture, je renvoie à mon article « La parole d'une sage-femme. Louise Bourgeois (1563-1636) », dans *La Femme dans la médecine*, sous la direction de Véronique Dasen et Véronique Boudon, colloque du 6 mars 2006, Paris, BIUM, à paraître dans la collection Medic@. Voir aussi le livre tout récent de Valérie Worth, *Les traités d'obstétrique en langue française au seuil de la modernité. Bibliographie critique des Divers travaux d'Euchaire Rösslin (1536) à l'Apologie de Louyse Bourgeois sage femme (1627)*, Genève, Librairie Droz, 2007.

22. Ambroise Paré (1510-1590), *Discours de la Momie, des Venins, de la Licorne et de la Peste*, Paris, Gabriel Buon, 1582.

23. Voir note 7.

24. Steven Blankaart (1650-1704), *Anatomia reformata sive concinna corporis humani dissectio. Accedit ejusdem Authoris de balsamatione nova methodus a nemine antehac similiter descripta*, Leyde, Jourdain Luchtmans & Corneille Boutestein, 1695, p. 749-758.

ne diffèrent guère. Dans les deux cas, l'effet recherché est la beauté du corps²⁵. Comme tout humaniste, Guillemeau commence par établir l'historique de sa discipline, remontant aux Scythes et aux Égyptiens, citant ses sources, essentiellement Hérodote, puis décrit très précisément un ensemble de techniques et de gestes apparentés à un rituel²⁶ :

Le Roy étant mort, son premier Médecin et son premier Chirurgien, assistées [*sic*] des Médecins et Chirurgiens ordinaires de sa Majesté, se trouvent à l'ouverture du corps, ensemble le grand Chambellan, le premier Gentilhomme de sa Chambre et le Maistre de la Garde-Robe, accompagnez de ses premiers vallets de chambre et vallets de garde-robe ; le corps estant mis et posé sur une table, couvert d'un grand linceul : son premier Médecin commande aux Chirurgiens d'en faire ouverture, pour voir et cognoistre qu'elle [*sic*] peut être la cause de sa mort, à fin d'en faire un rapport à vray et le signer tous ensemble ; ce que tous ayant diligemment observé, tost après, le corps est embaumé par lesdits chirurgiens. Et d'autant que j'ay assisté à telles ceremonies plusieurs fois, et que cela peut servir à ceux qui ne l'ont veü [*sic*] observer, j'ay mis ici le rapport qui fut fait du corps du feu Roy Charles neuviesme, pour l'ouverture et embaumement duquel je fus commandé par Monsieur de Mazilles son premier Médecin, de l'ouvrir, en la place de feu Monsieur Paré, son premier Chirurgien, mon Maître, au logis duquel j'étais pour lors demeurant, j'ay pareillement mis ceux des rois Henry troisième et Henri quatrième. Mais auparavant que faire aucune ouverture du corps, le Sculpteur du Roy moule et retire le plus au naturel qu'il lui est possible les délineamens de la face du Roy, ce qu'il fait en ceste sorte suivant presque la façon des Anciens Egyptiens comme nous avons dit. Premièrement il oinct et frotte toute la face du corps du Roy avec huile d'amande douce et pomade, puis il prend du plâtre le plus fin et délié qu'il peut, il le detrempe avec de l'eau et en fait une paste liquide laquelle il jette sur toute la face, et comme elle est seiche, et qu'elle a pris tous les lineamens et Caractères du visage, il la retire doucement. Si le sculpteur reconnoist que son creux soit bien fait, il le garde et dedans iceluy il jette une cire fondue laquelle retire et remarque tous les traicts dudit visage. Le visage ainsi bien formé, il fait et ajoute le reste de la teste laquelle proportionne au naturel, puis il l'a peint de couleurs vives qu'il fait ressembler le plus qu'il peut au vif de la vraye face du Roy. A icelle l'on accommode

25. J. Guillemeau, *Ceuvres chirurgicales, op. cit.*, p. 858 : [Il faut procéder] « afin que la façon d'embaumer ne soit pas difforme et hideuse à voir ».

26. *Ibid.*, p. 853-854, J. Guillemeau cite plusieurs anecdotes empruntées aux livres II et III des *Historiæ* d'Hérodote.

un corps, des bras et des jambes proportionnez à celles du defunt, lequel on revêt et habille de ses habits ordinaires, puis il est mis sur son lit de parade auquel il demeure l'espace de quarante jours entiers, le corps qui est embaumé repose dessous ledit lit sans qu'il soit vu. Durant lesquels quarante jours, il est servi à disner et souper de pareilles et semblables viandes par tous les officiers, comme s'il était en pleine vie et santé, assisté de ses gardes nuit et jour, et des plus grands seigneurs de son royaume : les cardinaux, archevêques, évêques et autres gens d'Eglise comme tous ses aumosniers y résident perpetuellement, célèbrent la messe, chantent et psalmodient, se disent force prières et oraisons. Les quarante jours expirés, l'effigie qui est située et couchée sur ledit lit, ensemble le corps qui l'accompagne, lequel est dedans un grand chariot, tous deux sont portés à Notre-Dame de Paris, accompagnés de toutes les paroisses et autres gens d'Eglise, ensemble de tous les princes, officiers et serviteurs domestiques, et de là il est conduit en l'église de Saint-Denis en laquelle eglise reposent roys de France [...].

Les boîtes crâniennes royales ne sont ni incisées ni sciées, mais vidées du cerveau par extraction à travers des trous dans les os pariétaux. Après injection de liquides lavants (eau chaude, vin et vinaigre, eau de vie), le corps est plongé dans une cuve d'eau de vie pendant six jours, séché puis rempli de baume en commençant par la tête. Le corps ainsi préparé est enduit de baume liquide, chacun des membres étant entouré de bandes de toiles imprégnées d'une mixtion de baumes. Le corps est enveloppé d'une chemise blanche, de quatre aunes de toiles cirées trempées dans une mixture pour qu'elles deviennent des toiles « sparadrap » (4 aulnes), encordé et déposé dans un cercueil de plomb dont les espaces libres sont remplis de baume. Ce cercueil est soudé, puis déposé dans un cercueil de bois poissé à l'intérieur afin de conserver le cercueil de plomb et d'empêcher l'air de pénétrer²⁷.

On ne sera guère étonné que les aromates et les baumes mentionnés par Guillemeau soient dans l'ensemble composés de substances végétales connues depuis l'antiquité : myrrhe, aloès, benjoin, styrax, poivre, gingembre, nard, jonc odorant, cardamome, iris, menthe, pouliot, laurier, lavande, thym, romarin, origan, mélisse, camomille, rose rouge, clous de girofle, absinthe ; ces produits réduits en poudre constituent un baume dit grossier, utilisé pour farcir l'intérieur du corps ou les interstices du cercueil ; on y trouve principalement des substances végétales. Un deuxième type de baume, dit subtil ou liquide, destiné à enduire l'extérieur du corps et à lisser la toile, comprend des substances plus visqueuses ou grasses, antiques (encens, myrrhe, gommés diverses) ou dont la découverte

27. *Ibid.*, p. 854-858.

était plus récente (térébenthine de Venise, baume du Pérou), le déplacement de l'exotisme, donc du prix, s'étant fait de l'Orient antique au Nouveau Monde. Mais à ces valeurs réputées d'auxiliaires de conservation, s'ajoutait le poids de diverses croyances traditionnelles dans la valeur symbolique de certains aromates ; leurs vertus, propriétés ou *dynameis* échauffantes, dues à l'ensoleillement de leur pays d'origine (l'Arabie, les Indes) les faisaient considérer comme des alliés des dieux. L'encens, la myrrhe, le cinnamome, la cannelle, le cassia, pour ne citer que les principaux, ingérés en boissons et en aliments, parfumant l'haleine et l'intérieur du corps, donnaient aux hommes qui pouvaient s'offrir ces épices chères, l'illusion de participer au monde du divin (selon la tradition rapportée par Homère, les dieux grecs humaient avec plaisir le parfum des mets aromatisés dans les sacrifices)²⁸. L'encens, qui avait été réservé à l'origine aux dieux, étant donné son prix très élevé, était devenu l'aromate obligé des funérailles des princes romains et de leurs familles (Néron en déversa des quantités énormes sur le bûcher funèbre de Poppée)²⁹, puis entra dans les cérémonies de l'Église pour honorer Dieu, et dans la composition des baumes pour conserver les corps des rois catholiques morts.

Ainsi, mort, le roi continuait d'être différent du simple mortel ; l'embaumement le défiait et paradoxalement lui redonnait son statut de personne, après avoir été un cadavre remis à l'examen de l'anatomiste. Le rituel d'embaumement, en intervenant dans l'intérieur du corps vidé de ses viscères, fait qu'on en oublie le corps organique pour refixer l'attention sur la personne. Mais l'intervention de l'anatomiste modifie le cours naturel de l'après-mort. En arrêtant ou en suspendant l'évolution du corps *post mortem*, il contribue à le figer, à donner de lui une image immobile, échappant à la dégradation physique. On pourrait même considérer que l'anatomiste embaumeur crée le « beau mort », au même titre que le sculpteur utilise un matériau noble pour le tombeau royal, *monumentum* au sens étymologique de mémorial, ne désignant pas nécessairement le lieu de l'inhumation, mais destiné à commémorer le souvenir du mort, de sa renommée sur terre (*fama*) et de sa gloire (*gloria*) dans la vie éternelle³⁰. On pourrait enfin accuser l'anatomiste de favoriser la Vanité (*vanitas*) du prince³¹, en offrant en spectacle son corps qu'il désire incorruptible et immortel, et en oubliant le principe fondamental que toute gloire est éphémère, *sic transit gloria mundi*. Ce serait

28. Homère, *Hymne à Déméter*, 350 sq.

29. Pline l'Ancien, *Naturalis Historia*, XII, 83. Sur la nature et la fonction des aromates dans le monde romain impérial, voir mon livre *L'image de la femme dans l'œuvre de Pline l'Ancien*, Bruxelles, Latomus, 2000, p. 293-326.

30. Philippe Ariès, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Seuil, 1975, p. 89-90.

31. Voir Anne-Elisabeth Spica (dir.), *Discours et enjeux de la vanité, Littératures classiques*, 56, 2006.

oublier que la loi naturelle et divine de l'obligation ou de la nécessité de mourir, *memento mori*, qui était figurée par la présence des transis et des squelettes dans l'art funéraire religieux médiéval, se poursuit subtilement dans les tombeaux royaux à double étage de la basilique Saint-Denis voulus par François I^{er} pour trois générations de Valois : sous l'effigie officielle du prince orant, s'allonge à l'étage inférieur son corps, dans sa nudité d'individu, décharné et pitoyable³².

Vaincre la mort : l'*ingenium* de l'anatomiste

Cette image d'une dépouille vouée à la destruction, que tout l'art de l'embaumeur ne peut soustraire indéfiniment au pouvoir de la mort, est relativement peu utilisée pour un but de recherches scientifiques. Si on trouve quelques transis naturels ou stylisés dans des traités d'anatomie des pays du Nord, avant la Contre-Réforme³³, on leur a plus souvent substitué une image d'homme méthodiquement écorché à des fins de connaissance. L'image illustre alors la compétence technique de l'anatomiste, ses capacités à intervenir dans l'ordre naturel et à reconstruire, après la disparition des chairs, une image de squelette humain, à valeur universelle. Squelettes et danses macabres quittent les endroits d'inhumation³⁴, et par le biais des gravures d'Albrecht Dürer, ou de Hans Holbein le Jeune³⁵, tendent à devenir objets profanes, banalisés. Ce phénomène est remarquablement illustré par les histoires d'os recueillis dans les cimetières, de squelettes de criminels dépendus et remontés, que les médecins de la Renaissance, d'André Vésale à Félix Platter, narrent avec plaisir. Mais trouver des os n'était pas l'essentiel. Pour que l'anatomiste fût *opifex*, il lui fallait reconstituer un squelette complet, le construire grâce à une succession d'opérations méthodiques

32. Voir Germain Pilon, *Figure couchée d'Henri II* (1519-1559), esquisse pour le gisant du roi, commanditée par Catherine de Médicis, ca 1565, Musée du Louvre ; Girolamo della Robia, *Ébauche de la statue funéraire de Catherine de Médicis*, commanditée par elle-même, ca 1565, Musée du Louvre ; Germain Pilon, *Transis de Catherine de Médicis et d'Henri II*, Basilique de Saint-Denis. On trouve des images de transis jusqu'à la fin du xvi^e siècle dans les Pays-Bas, par exemple, *L'homme à moulons*, gisant décharné en pierre blanche, attribué au sculpteur montois Jacques du Brœucq (1505 ?-1584), dans la chapelle funéraire des Seigneurs de Boussu, à Boussu (Belgique).

33. Voir par exemple la planche en forme de « trophée », signée GBV (dessinateur ou graveur inconnu) du traité de *l'Anatomia Mundini* publié en 1537 par Dryander à Magdebourg chez C. Egenolphe.

34. La première danse macabre connue en France date de 1425 ; elle figurait sur les murs du cimetière des Saints-Innocents à Paris (aujourd'hui détruit), et fut gravée sur bois par Guyot Marchant en 1485.

35. Sur l'évolution du motif, voir en particulier Hans Holbein le Jeune (*Grande danse macabre* gravée en 1524-1525), Hans Baldung Grien (*Les trois âges de la femme et la mort*, Vienne, Kunsthistorisches Museum, 1510, *La jeune fille et la mort*, Bâle, Kunstmuseum, 1517), Breughel l'Ancien (*Triomphe de la mort*, Madrid, Musée du Prado, ca 1562).

et ordonnées, où rien ne pouvait être laissé au hasard, où tout était prévu, parce que la théorisation du fondement des os comme charpente du corps trouvait sa justification essentielle dans cette expérience de montage d'os menée par l'anatomiste. Plusieurs opérations étaient donc nécessaires, depuis le nettoyage des os par ébouillantage jusqu'au montage et à la mise en scène d'un squelette entier. Le trente-neuvième chapitre du livre I de la *Fabrica* énumère les différentes étapes de ce travail, qui demande toute l'attention de l'anatomiste *artifex* en vue de réaliser une œuvre à la fois scientifique et belle. Le squelette ainsi réalisé pourra être conservé pendant plusieurs siècles³⁶, si on prend soin de le placer dans un endroit sec. À la fin de la *Briefve collection de l'administration anatomique*, publiée à Paris, chez Guillaume Cavellat, en 1550, Ambroise Paré introduit un petit chapitre consacré à « La manière d'assembler les os » ou « Anatomie sèche », se référant davantage à la méthode préconisée par le chirurgien français Étienne de la Rivière qu'à André Vésale. La position recommandée par Paré est la position « naturelle » que l'anatomiste donnera au montage en commençant par le sacrum. Ces explications présentées dans un petit texte très tourmenté dans sa présentation typographique se terminent par des conseils pour conserver en bon état le squelette ou « ostéotome » :

Et pour garder long temps ton osteotome seiche, ne la fault mettre en lieu remugle [sentant le mois] ny humide, mais en lieu sec, de paour que les ditz os ne se chauffissent, & noircissent, & par consequent pourrissent.³⁷

Mais embaumé ou réduit à l'état d'ossements, le corps finit toujours par pourrir et disparaître, confirmant ainsi la victoire de la mort, *inevitabile fatum* pour tous les mortels³⁸. Seules subsistent les représentations artistiques du corps et de son squelette. Parmi les plus célèbres, figurent celles qui illustrent les deux traités d'anatomie qu'André Vésale (1514-1564) publia en 1543 à Bâle, le *De humani corporis Fabrica* et son résumé ou *Epitome*³⁹. Placés dans des paysages du monde terrestre, les squelettes sont animés, leurs gestes sont ceux de vivants qui sont cependant en relation avec la mort, par leur profession ou en esprit. Le premier squelette

36. Le squelette que Vésale monta au début de l'année 1543 à l'université de Bâle existe toujours.

37. Christian Salomon et Pierre Trouilloud, *Le corps et ses mots. Présentation de la Briefve collection de l'administration anatomique d'Ambroise Paré*, Paris, L'Harmattan, 2003 [fac-similé du texte original], p. 290.

38. Autre formule : *omnes moriemur*. Épitaphe d'Andrès de Laguna : *In mortem / Inveni portum. Spe et fortuna valet*.

39. André Vésale, *De corporis humani fabrica libri septem*, Basileæ, ex officina Oporini, 1543 ; *Epitome*, Basileæ, ex officina Oporini, 1543. Contrairement à ce qui est souvent affirmé, les illustrations des deux ouvrages ne sont pas identiques, sauf le frontispice (la leçon de dissection), le portrait de Vésale et le squelette en vue latérale ou « squelette méditant », dont il est question ici.

a posé les bras sur le manche d'une pelle dans l'attitude d'un fossoyeur, il a la tête redressée en arrière. Le troisième vu de trois-quarts dos, est saisi dans un mouvement de torsion du tronc vers la gauche et se tord les mains dans le geste traditionnel d'une Madeleine. Le squelette intermédiaire est représenté de profil, tourné vers la droite. Son attitude rappelle celle du Mélancolique, appuyant la joue (ici le maxillaire) sur le bras replié, l'autre main posé sur un crâne ; les jambes sont croisées, dans un geste à la fois gracieux et nonchalant. Il est accompagné d'accessoires (osselets de l'oreille, os hyoïde) et est accoudé à une stèle⁴⁰. Ce squelette mélancolique est l'unique planche ostéologique commune aux deux traités, seule l'inscription sur la stèle est différente ; mais ce changement de texte modifie considérablement la portée de l'image, qui cesse d'être purement anatomique. Dans l'*Epitome*, destiné aux étudiants en médecine, l'inscription est constituée par un distique élégiaque emprunté au poète latin Silius Italicus :

Soluitur omne decus leto, niueosque per artus
It Stygius color, et formæ populatur honores.⁴¹

On peut lire ces deux vers comme une variation littéraire, élégante, du thème traditionnel du corps en tant que vanité, dans la ligne de l'orthodoxie philosophique et religieuse. Mais l'inscription portée sur la stèle de l'image dans la *Fabrica* de 1543 est une *sententia* ; il s'agit d'un vers de l'« Élégie sur la mort de Mécène » (*In Mæcenatis obitum*), poème de l'*Appendix virgiliana*, que les érudits de la Renaissance ont attribué à Virgile. L'inscription, qui figurait déjà sur le portrait de Pirckheimer de Dürer en 1524, *Viuitur ingenio, cætera mortis erunt*⁴², n'a pas été reprise dans l'édition de la *Fabrica* de 1555 ni dans aucune des imitations des traités anatomiques de Vésale aux XVI^e et XVII^e siècles. Dans cette opposition entre l'*ingenium*, le génie créateur, et la mort destructrice, Philippe Comar voit une des composantes du tempérament mélancolique ou saturnien, caractéristique de l'artiste de la Renaissance⁴³.

40. Un bref historique, *A history of the Skeleton*, est paru sur le site de l'université de Stanford, avec textes d'anatomistes de la Renaissance traduits en anglais, mais sans indication de source : <<http://www.stanford.edu/class/history13/earlysciencelab/body/skeletonpages>>.

41. Silius Italicus (25-101), *Punica*, XII, 243-244 (« La mort anéantit tout éclat ; la couleur du Styx se répand sur les corps blancs comme neige et anéantit les hommages rendus à leur beauté »).

42. *Appendix virgiliana* : (« On vit grâce au génie, tout le reste appartiendra à la mort »). Le contexte du vers chez le poète latin fait l'éloge des livres d'Homère, plus durables dans la mémoire des hommes que les « monuments de marbre » qu'on leur élève, *Marmora Mæonii [libri] uincent monumenta*. L'idée que le livre survit aux monuments est assez commune dans l'antiquité, cf. Ovide, *Am.*, III, 9, 28.

43. Jean Clair (dir.), *Mélancolie. Génie et folie en Occident*, Paris, Musées nationaux, Gallimard, 2005, p. 192.

Ainsi, toute conclusion paraît impossible. La mort est un fait, certain, qui soumet tous les hommes à sa loi, et, pour reprendre les termes de Jankélévitch, « Le combat contre la mort est un affrontement sans partenaire, et l'idée même de victoire ou de défaite n'est plus qu'une métaphore »⁴⁴. Mais dans ce combat, l'homme trouve sa place sur la terre, grâce à son *ingenium*, dont il laisse une trace palpable dans l'œuvre réalisée. C'est peut-être ce même *ingenium* qui a suggéré à Ambroise Paré la dernière phrase de la *Briefve collection de l'administration anatomique* :

Fin est la mort
&
Principe de vie.

Jacqueline Vons, CESR, Université François-Rabelais, Tours

44. V. Jankélévitch, *La Mort*, *op. cit.*, p. 171.